

## Un flic chez les monstres *La Conciergerie*

Louise Carrière

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Carrière, L. (1998). Compte rendu de [Un flic chez les monstres / *La Conciergerie*]. *Ciné-Bulles*, 16(4), 30–33.

## Un flic chez les monstres

par Louise Carrière

*«Mon lecteur idéal est une féministe superbe, intelligente, riche, qui me lit à poil, en se touchant, prête à me baiser n'importe quand mais qui comprend qu'elle n'est pas à la hauteur de ma femme. Elle m'entretient généreusement, ne me demande que mon génie en retour et m'idolâtre en public. Elle me pistonne partout pour me refiler toute sorte de bourses car elle déteste les bouquins de moumoues. Elle ne jure que par le père Elroy, le fils Dutrizac et le saint-roman noir. Surtout, elle écrit à ma place.»*

*(Benoît Dutrizac, la Presse, 23 novembre 1997, p. B1)*

La préparation du dernier film de Michel Poulette, **la Conciergerie**, a connu une longue gestation de plus de six ans. L'écrivain Benoît Dutrizac, auteur de nombreux romans policiers, a été associé à ce projet dès les premières ébauches.

**La Conciergerie** n'était d'abord pas destiné au grand écran: en 1991, le duo préparait une série télévisée destinée aux jeunes pour Radio-Canada. Ils ont proposé une série de 13 épisodes d'une durée d'une heure. Question de mieux convaincre les diffuseurs, ils ont scénarisé le premier épisode et fourni un canevas pour tous les autres épisodes. Finalement, le résultat final de ses premières versions composeront un total de 239 pages<sup>1</sup>.

Dès les premières versions, les personnages du récit possédaient tous des noms liés à l'alcool, comme, par exemple, Martini et Rossi, Rémy Martin, etc. Cette coquetterie de Dutrizac restera au stade de l'écriture, car des questions de droits bloquent l'utilisation cinématographique de marques de commerce connues<sup>2</sup>. À ces premières contraintes s'ajoutent des problèmes de structure et d'organisation. Ainsi, malgré de multiples efforts pour resserrer la série en six épisodes, la productrice Justine Héroux et les diffuseurs manifestent des réticences de plus en plus grandes à l'égard du projet. Ils jugent le ton trop acidulé et trop «adulte» pour un jeune public. Radio-Canada semble totalement déroutée par cette histoire où les bons sont ambivalents et où les méchants sont affublés de déviations nombreuses: monstres de la consommation, de l'hypocrisie, de la bêtise, de la luxure, etc. Benoît Dutrizac ne se laisse pas abattre devant ces refus et décide de reprendre cette histoire sous forme de roman. «Écrire un scénario, confiera-t-il plus tard, est une excellente façon de se préparer à écrire un roman. Ça permet de structurer son histoire, de trouver le rythme, de savoir vraiment où on s'en va avant d'aller en profondeur. Quand on a juste le squelette de l'histoire, c'est là qu'on voit si ça marche ou pas<sup>3</sup>.»

Ce travail se concrétise en 1995, quatre ans après le projet initial, avec **la Conciergerie des monstres**, un roman publié aux Éditions Libre Expression. Au même moment, des producteurs européens s'intéressent au projet et voudraient bien acheter les premières versions du scénario. Michel Poulette décide donc d'acquiescer les droits du roman pour éviter que tout leur travail commun passe aux mains d'étrangers. Dès lors, le producteur Christian Larouche de Cinepix Film Properties (C/FP) s'intéresse au projet et au nouveau scénario réécrit par Dutrizac et Poulette en vue d'un long métrage de fiction destiné au cinéma<sup>4</sup>.

Dans les premières versions de **la Conciergerie**, le récit comporte deux mystères à résoudre: trouver les meurtriers de l'écrivain Zachary Osborne et du policier Thomas Colin. Les scénaristes souhaitent également enrichir le cinéma québécois d'un genre peu exploité ici et qui a connu ailleurs ses lettres de noblesse: le film noir. «Le genre noir, souligne Benoît Dutrizac, comporte un certain cynisme qui a toujours fait partie de ma vie. Cela offre un angle intéressant pour regarder la politique, la culture, la religion. Ce n'est pas facile à définir précisément (...) le genre noir, c'est comme quelqu'un qui essaierait de s'extraire des sables mouvants avec un tournevis.<sup>5</sup>»

Les scénaristes se concentrent davantage sur l'intrigue policière plutôt que sur la psychologie des personnages: Pourquoi a-t-on abattu Thomas Colin et pourquoi cherche-t-on aussi à éliminer son collègue et ami Jacques Laniel? Qui en voulait à ce point à Zachary Osborne pour l'assassiner sauvagement? Le suspense est maintenu tout au long du récit car une certitude demeure: les locataires de la Conciergerie, tous liés à Zachary Osborne, auraient eu un motif «raisonnable» de le tuer. Rapidement, les deux enquêtes finissent par multiplier les signes de concordance et de parenté.

Dans le roman, l'enchaînement des intrigues et leurs recoupements sont facilités par l'emploi de la première personne. Dutrizac nous place ainsi aux premières loges et accentue l'identification au personnage principal, Jacques Laniel, devenu détective privé pour élucider rapidement la mort de son collègue. Le caractère bédéiste des premiers récits donne aussi le ton. Les notes humoristiques apparentées aux pastiches et à la caricature se multiplient, sans compter que chaque personnage possède un nom lié aux boissons les plus variées (de Jack Daniels en passant par Rémy Martin, Courvoisier, O'Keefe,



Les monstres de *la Conciergerie*  
(Photo: Michel Gauthier)

Seagram, etc.). De plus, les Capitaine Mange-Marde, Coco Laqueue et Denise la dévoreuse côtoient un chien aveugle et un garagiste bègue, formant ainsi une galerie de personnages où l'irrévérencieux fait bon ménage avec le scabreux. Les phrases sont courtes, mordantes et sans nuances et les réflexions des personnages donnent allègrement dans l'affreux, sale et méchant; quelque chose entre l'humour caustique de Rock et Belles Oreilles et la tendresse que l'on trouve dans les romans de Daniel Pennac.

### Les personnages

Dans toutes les versions, neuf des treize résidents de la Conciergerie ont participé à un crime plus ou moins sordide et bénéficié de deux ans de probation avant de venir s'installer dans cette «maison des horreurs». René Tremblay avait étouffé son père; Albertine Courvoisier et son frère avaient tué la femme de ce dernier; Estelle Artois (devenue Estelle Artaud dans le film) avait frappé avec sa voiture un père incestueux. Les nombreux flashs-back nous montrent Pierre poignardant une gérante de cosmétiques, Jean-Marie Tanguay étranglant une directrice de théâtre et Julia Marnier (devenue Sophie Beaulne Mercier dans le film) qui assomme mortellement un

militant écologiste. Le crucifix de brique de Jean Marcheur percute une vitrine et tue une strip-teaseuse. En lançant une brosse, Cécile Sirois blesse mortellement un de ses étudiants. D'autres personnages comme Nathalie Sirois, la fille de Cécile Sirois, et l'écrivain Charles Bass devenaient des compagnons de route des «monstres» plutôt que des criminels. En tout, pas moins de huit crimes avaient été commis, sans compter les meurtres de Thomas Colin, du peintre Da Costa et du propriétaire de la Conciergerie, l'écrivain Zachary Osborne. Selon les différents scénarios, trois autres tentatives de meurtres survenaient.

Dutrizac fait dire à Charles Bass, son personnage-écrivain: «Ce n'est pas parce que je ne suis pas devant mon ordinateur que je ne travaille pas. J'observe et prends des notes.» Dutrizac avoue aussi son «crime» d'observateur minutieux puisqu'il est allé enquêter auprès de professionnels, ponctuant son récit de plusieurs références techniques qui en assurent la vraisemblance et un ancrage certain avec la réalité. Sa connaissance des rouages de l'appareil judiciaire devient ainsi un atout. Il est abondamment question de probation, du SWAT, du polygraphe, du taux de 15% de résolution des meurtres, etc. La

### *La Conciergerie*

35 mm / coul. / 108 min /  
1997 / fict. / Québec

**Réal.:** Michel Poulette  
**Scén.:** Benoît Dutrizac et Michel Poulette  
**Image:** Yves Bélanger  
**Son:** Yvon Benoît, Viateur Paiement, Marcel Pothier et Hans Peter Strobl  
**Mont.:** Éric Drouin  
**Prod.:** Christian Larouche - Cinépix et Michel Poulette - Productions Nuit Blanche  
**Dist.:** C/FP Distribution  
**Int.:** Serge Dupire, Macha Grenon, Jacques Godin, Monique Spaziani, Tania Kontoyanni, Jean-René Ouellet, Michel Forget, Raymond Cloutier, Paul Dion, Carl Béchard

morgue, les autopsies, les bureaux des détectives-enquêteurs et leurs querelles internes font également partie du décor. Les trafiquants de drogue se butent à un Jacques Laniel non armé, «trop vieux (...) pour la dope» (scénario version télé, novembre 1995, épisode 4, p. 40) et qui a besoin de sa femme. Le film présente très bien cette réalité.

Le milieu littéraire demeure le deuxième univers de prédilection que décrit le tandem Dutrizac-Poulette. Les références et les jugements sur le milieu sont nombreux et fusent de toutes parts (nègres, contrats, plagiat, etc.). Le film en conservera quelques éléments. Par ailleurs, d'autres trouvailles sont quasiment impossibles à transposer, comme les anglicismes et les références à la culture nord-américaine. De même, des éléments particuliers à la culture québécoise (l'émission *Christiane Charette en direct*, des expressions locales et les sacres), venus renforcer le caractère réaliste du milieu, disparaissent à leur tour. Même épuration du côté de l'univers décadent et réactionnaire des Français Rosaire et Albertine Courvoisier, celui plus aseptisé du comptable et celui plus éclaté des adolescents.

### Les dernières versions

Dans toutes les versions, les auteurs maintiennent trois niveaux de récit: la quête de la vérité du détective Laniel, les retours en arrière pour illustrer des épisodes avec Thomas Colin et d'autres protagonistes, et les explications des meurtres crapuleux commis par les «monstres».

Par ailleurs, plusieurs séquences importantes disparaissent durant la dernière année de travail de scénarisation du film: visites au salon funéraire, histoire du détective blessant un homme d'affaires pour satisfaire un client, conversations avec une voisine cartomancienne, épreuve du détecteur de mensonges, prise d'otage, etc. La quête de Jacques Laniel pour retrouver les assassins de Thomas Colin est réduite à l'essentiel. Les dernières réécritures visent la sobriété et évitent les redites. Concrètement, cela signifiait une réduction de 400 séquences à une centaine. Un tour de force!

Cette épuration évacue en même temps certains éléments cruciaux du récit original, le côté sombre du héros, ses pulsions rageuses et ses pensées rebelles. Le film met davantage en relief le côté «straight» et naïf du policier-détective, sa tendance à jouer à la victime et à acquiescer, à agir sans réflexion.

### Une adaptation appliquée et... laborieuse

Le départ du film, centré sur une course folle en voiture dans Montréal, est réussie; la musique y joue, comme tout au long du film, une double partition liée au spleen et à la folie du moment. Par ailleurs, le traitement disparate et inégal des différents flash-back partiellement composés avec des filtres couleurs, nous confond. Si les références au passé de Thomas Colin et de Jacques Laniel empruntent des tons métallisés et bénéficient d'une certaine homogénéité esthétique, les rappels des méfaits des monstres sont beaucoup moins éloquents. Chose certaine, il aurait sans doute fallu accentuer leur caractère expressionniste. Plus le film progresse, plus il affiche un style résolument réaliste et, en contrepartie, l'aspect mystérieux et inquiétant du récit s'estompe, nous privant de tout véritable rebondissement dramatique.

En bousculant toutes ces données, pour le meilleur et pour le pire, Benoît Dutrizac et Michel Poulette ont sous-estimé la nature des transformations apportées au cours du processus de scénarisation: plus que de simples changements de meurtriers, de noms et du resserrement de l'intrigue, on assiste à une véritable mutation qui affecte douloureusement le ton même du projet initial. Une distance énorme a donc été prise avec une bonne partie des intentions premières portant sur le caractère «monstrueux» de notre société, incarné par les résidents de la Conciergerie. Que reste-t-il de ces tarés dans le film?

Malheureusement, de ces monstres, il ne reste plus grand-chose. Le couple Sophie et Pierre Mercier, montres de la luxure et de la consommation, est beaucoup moins «corrosif» dans le film. Par contre, les plus représentatifs de l'hypocrisie (Gustave Blain, Jean-Marie Tanguay et le juge Michaux) demeurent bien vivants même si certaines séquences ont été retirées. Finalement, ce sont les monstres de la religion, Cécile Sirois et Jean Marcheur, qui profitent le mieux du mordant de Michel Poulette. La bigoterie et le caractère cérébral de leur cheminement sont traduits à la fois avec force et humour.

De manière générale, les voix du cynisme et du désenchantement (Zachary Osborne, Jacques Laniel, Charles Bass, Pierre Mercier) sont altérées. Osborne n'a plus la même présence et ambivalence. Avec la disparition des monologues de Jacques Laniel, les sujets sérieux pouvant susciter la controverse (la désyndicalisation des policiers, le droit des femmes de porter une arme, la peine de mort, la société de

consommation, la légitimité de la vengeance) sont évacués. Transposer cette substance dans de simples dialogues ou miser sur l'unique performance de l'acteur Serge Dupire devenait mission impossible. Charles Bass et Jacques Laniel, les alter ego des auteurs, qui nous offraient, dans les différentes versions du scénario, des envolées vitrioliques sur la justice, la créativité et la perversité des monstres, se sont assagis. Où sont passés la rage et l'insolence de l'auteur Benoît Dutrizac et le dynamisme du réalisateur Michel Poulette?

Les questionnements moraux des personnages prennent de nombreux virages dans les différentes versions. Dès les premières ébauches de **la Conciergerie**, la culpabilité demeure la toile de fond du récit; le mystère, un ressort dramatique, et l'humour, le piquant de la sauce. Les «Qui a tué Thomas Colin et qui a assassiné cruellement Zachary Osborne?» ouvrent la porte à tous les possibles. Pourtant, dans les deux dernières versions et dans le film, on perd intérêt à la découverte du meurtrier d'Osborne et celui de Colin, préoccupés que nous sommes à reconnaître et démêler les protagonistes encore trop nombreux pour un film de deux heures.

Dans les différentes versions du scénario, Martineau et Rossi, les faire-valoir de Jacques Laniel, réveillent constamment l'éventuelle culpabilité du détective dans la mort de son partenaire. La rumeur reprise par Gustave Blain, le chef-détective, s'ajoute aux insinuations des deux crapules. Dans le film, cette culpabilité est difficile à traduire car, en présentant les souvenirs de Laniel sous forme de flashs-back, on élimine d'emblée tout doute sur sa culpabilité. L'univers du bien et du mal n'a plus la même texture. Il s'agit sans doute d'une des plus grandes faiblesses de l'adaptation: lessivage du caractère monstrueux des personnages et des racines sociales de leurs déviations, gommage, parfois heureux, des grivoiseries et des digressions lourdes mais disparition du caractère ambivalent de Jacques Laniel. Dans ce processus de lessivage, l'humour sur les relations hommes-femmes et sur les institutions, de même qu'une certaine forme d'auto-dérision, tout cela a complètement disparu.

Les différentes versions du scénarios accentuent, à chaque étape, le passage progressif de l'univers d'un *angry young man* à celui du justicier honnête et solitaire. Les artisans du film se donnent ainsi toutes les chances de séduire un public plus large mais perd un héros déchiré au profit d'un type plus conventionnel qui fonce sans tourment: pas de passion, pas

de peur, pas d'excès, aucune véritable méchanceté. En bout de ligne, avec **la Conciergerie**, on se retrouve devant une œuvre bien ficelée et quelques «morceaux choisis» intéressants. Pas si mal pour une première adaptation, mais nous étions en droit d'attendre beaucoup plus de Benoît Dutrizac et de Michel Poulette. ■

1. Benoît Dutrizac, *la Conciergerie des monstres*, Montréal. 239 p. ou Benoît Dutrizac, *la Conciergerie des monstres, une télé-série en treize épisodes*, Montréal, 239 p. Voir aussi *Justine Héroux présente: la Conciergerie des monstres, une télé-série en 6 épisodes. Structures et graphiques*, 22 p.
2. Plusieurs compagnies ont refusé que leurs noms soient associés à des personnages dans un film de fiction. De plus, les compagnies qui assurent les films doivent obtenir l'autorisation d'au moins une personne portant un nom de marque pour l'utilisation cinématographique de ce nom. Cela a réduit davantage les possibilités d'utilisation de plusieurs noms de boissons connues pour nommer les personnages de **la Conciergerie**.
3. Marie-Claude Fortin, «Benoît Dutrizac, le mouton noir», *Voir*, juin 1995, p. 6
4. *La Conciergerie des monstres*, écrit par Benoît Dutrizac, réalisé par Michel Poulette, Laval-des-Rapides, 6 novembre 1995, 365 p.
5. Entrevue avec Benoît Dutrizac, scénariste, tiré du dossier de presse de **la Conciergerie**, 1997.



Serge Dupire (Jacques Laniel) dans *la Conciergerie*  
(Photo: Michel Gauthier)